

# ALBERT COHEN ÉCRIVAIN SÉFARADE ?

---

Laurence AUDÉOUD

**ABSTRACT • Albert Cohen: A Sephardic writer?** This article aims to take stock of the way in which critics recognized in Cohen a Sephardic writer – a term whose acceptance will necessitate a clarification of a terminological nature – by returning to the Corfiote origins of Albert Cohen as revealed, on the one hand, by the biographical approach, on the other hand, by the autofictional side of the work. The author raises the following questions: Is it legitimate to consider Albert Cohen a Sephardic writer in his own right? What language lulled Cohen’s childhood, and what relationship he had with this first language once the second one, French, the guarantor of social integration, had taken precedence over it? What traces of Sephardic culture can we find in Cohen’s fictional work? Is the proud claim of Sephardic filiation through the ancient branch of the hero Solal sufficient to justify the “Sephardicity” of the small Jewish world of the Valeureux of Cephalonia? Among the characteristic traits identified by Albert Bensoussan – nomadism, visceral bond to the mother, return to childhood, culture of the “set table”, verbal emphasis – our attention will be focused in particular on the linguistic aspect, in order to analyse the central question of the mother tongue, which is linked to the key concept of cultural anchoring and to the axiom of the language-as-country; the isotopy of emphasis and language enjoyment among the Valeureux; and, finally, the symbolic link existing between the love of words and that of emblematic dishes of the Mediterranean Jewish culinary tradition.

**KEYWORDS •** Literature; Stylistics; Languages; Sephardim.

L’œuvre d’Albert Cohen (1895-1981) qui se déploie sur plus d’une soixantaine d’années, de la publication de l’unique recueil de poésies *Paroles Juives*, en 1921, au dernier texte, *Carnets 1978*, s’inscrit dans l’histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Histoire des hommes marquée au fer rouge par la Seconde Guerre mondiale, histoire d’un homme juif confronté à ces événements, histoire d’un écrivain qui place au cœur de la création le drame d’une judéité déchirée entre revendication des origines et désir d’assimilation à l’Occident<sup>1</sup>, en même temps qu’il offre à cette langue française vénéralisée qui représentait aussi une patrie, un testament littéraire dont la singularité n’a d’égal que son universalité.

---

<sup>1</sup> Philippe Zard, dans la préface de l’heureuse édition Gallimard qui restitue pour la première fois à l’œuvre romanesque sa profonde unité structurelle en publiant la tétralogie en un seul volume, écrit qu’au terme de la saga des Solal : « Le judaïsme se trouve ainsi placé sous un double éclairage : héritage inaliénable qui singularise irrévocablement un « beau peuple tragique », legs universel d’un humanisme superlatif, projet de moralisation du monde où peut encore s’alimenter, « sous l’œil morne du néant », le principe d’espérance» (Cohen, Albert (2018), *Solal et les Solal*, édition établie par Philippe Zard, Paris, Gallimard, p. 21).

Dans le cadre de ce volume collectif aux perspectives croisées, la brève contribution qui suit se propose de faire le point sur la manière dont la critique a reconnu en Cohen un écrivain *séfarade* – son acception exigera un éclaircissement d’ordre terminologique – en retournant pour cela aux origines corfiotes d’Albert Cohen telles que les révèle, d’une part, l’approche biographique, d’autre part, le versant autofictionnel de l’œuvre. Il est légitime de se demander tout d’abord si l’appellatif *séfarade* convient vraiment à Albert Cohen, ce qui implique de s’interroger sur la langue qui a bercé son enfance, sur les rapports qu’il entretiendra avec la langue première lorsque la langue seconde, ce français garant de l’intégration sociale, découvert à Marseille à l’âge de cinq ans, prendra le pas sur la première. Quittant l’auteur pour le narrateur, il importe ensuite de relever des traces de la culture séfarade dans l’œuvre fictionnelle pour comprendre si la fière revendication d’une filiation séfarade par la branche aînée du héros Solal suffit à justifier la « séfaradité » du petit monde juif des Valeureux de Céphalonie. Parmi les traits caractéristiques qu’Albert Bensoussan fut le premier à identifier – nomadisme, lien viscéral à la mère, retour sur l’enfance, code de la « table dressée », emphase verbale – nous avons choisi de nous focaliser sur ceux qui renvoient à une perspective d’ordre linguistique. Cet angle d’attaque, quoique limité, nous permettra en effet d’envisager d’abord la question de la langue maternelle, langue fantôme à bien des égards, qui a partie liée avec le concept clé d’ancrage culturel et avec l’axiome langue-patrie, ensuite, le concept d’emphase et de jouissance langagière chez les Valeureux ; enfin, le lien symbolique unissant l’amour des mots et celui des mets emblématiques de la tradition culinaire juive méditerranéenne.

### 1. Origines et langue des origines

Abraham Albert Coen<sup>2</sup> est né en 1895 dans une famille juive établie dans l’île de Corfou, au carrefour des soubresauts de l’histoire mondiale, qui expliquent, jusqu’au début du XX<sup>e</sup> siècle, le multiculturalisme ainsi que le plurilinguisme de la population corfiote. Les données fournies par la biographie détaillée de l’édition de la Pléiade<sup>3</sup> nous apprennent que l’arrière-grand père Jakob Israël (1797-1882), aux environs de 1840, fonda une fabrique de savon qui assura sa prospérité. Abraham Coen – le grand-père paternel évoqué dans les *Carnets 1978* – qui épousa une fille de Jacob Israël, provenait quant à lui de Jannina, une région turque jusqu’en 1920, ce qui explique que le grand-père paternel soit né ottoman, et qu’Albert ait la nationalité ottomane, jusqu’à ce qu’il soit naturalisé suisse, en 1919. Marc Coen, le père d’Albert, né en 1869, épousa à Corfou, le 2 octobre 1894, Louise Judith Ferro, juive d’origine italienne, née en 1875, fille d’un notaire royal. Albert Coen, né à Corfou en août 1895, vivra les premières années de son existence chez son grand-père paternel, Abraham Coen, président de la communauté israélite. Cette maison de cinq étages dans la Calle d’Oro, en dehors du quartier *le Mure*, où se trouve la fabrique de savon, est située sur une colline nommée *Tre Pozzi*, surplombant le quartier juif qui a fourni son inspiration aux descriptions savoureuses de La ruelle d’Or sur le versant romanesque de l’œuvre. Les fenêtres donnent sur la mer et le port<sup>4</sup>. C’est pour sa *Bar Mitzvah* en 1908, que le jeune Albert reviendra dans l’île, lors d’un séjour de quinze jours qui marquera son imaginaire de façon indélébile.

<sup>2</sup> Le *h* absent de son patronyme grec sera ajouté par Albert Cohen au moment de ses études universitaires effectuées à Genève, afin d’occidentaliser son nom et d’affirmer son identité juive. Cfr. Cohen, Albert (1986), *Belle du Seigneur*, édition établie par Christel Peyrefitte et Bella Cohen, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», p. LXXIII.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. LXXII-CVII.

<sup>4</sup> Cfr. bibliographie établie par Philippe Zard, in Cohen, Albert, *Solal et les Solal*, cit., pp. 31-34.

Quelques années avant la naissance d'Albert Cohen, en 1891, le meurtre d'une petite fille juive avait déclenché une vague de violente xénophobie, les juifs se trouvant accusés d'avoir perpétré un meurtre rituel à l'approche de la Pâque. L'intervention de la flotte anglaise depuis Malte avait été nécessaire pour mettre fin au pogrome. Le danger du retour des persécutions, ainsi que les difficultés de l'entreprise familiale expliquent la décision des parents d'Albert de quitter l'île pour la France. Albert Cohen et sa famille débarquent à Marseille en 1900, où ses parents ouvrent un commerce d'huile et d'œufs. Il s'agit là d'une grande vague d'immigration, en direction de l'Égypte, l'Italie, l'Angleterre, et Trieste, qui porte de 5000 à 2000 le nombre des juifs de Corfou, dont 1700 périront ensuite dans les camps de concentration nazis. La barbarie n'a pas épargné l'île idyllique reconstruite par la fiction dans un temps suspendu sous le nom de sa voisine Céphalonie.

Christel Peyrefitte a souligné que si les origines de la communauté juive de Corfou sont obscures, il est certain qu'aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles l'île était devenue une terre d'accueil pour les juifs chassés d'Italie et d'Espagne<sup>5</sup>. Corfou resta sous la protection de la République de Venise jusqu'à la conquête de l'Italie par Napoléon 1<sup>er</sup> en 1797. C'est alors que l'égalité des droits civiques fut appliquée aux membres de la communauté juive. Après la chute de l'Empire napoléonien, le Congrès de Vienne place l'île sous le protectorat de l'Angleterre avant qu'elle soit rattachée à la Grèce en 1864, sous forme de cadeau offert à Georges 1<sup>er</sup> de Grèce. Mais quelles langues parlait-on dans cette île aux multiples substrats ? Christel Peyrefitte nous livre à ce propos une indication essentielle concernant la communauté juive corfiote : « En réalité, deux communautés juives co-existaient à Corfou : l'une, la Pugliese – dont les membres parlaient à la fois le dialecte des Pouilles et le dialecte vénitien et à laquelle appartenait la famille d'Albert Cohen –, l'autre, qu'on appelait la communauté des grecs – dont les membres étaient originaires de l'Épire et parlaient le grec en famille »<sup>6</sup>. Le biographe Gérard Valbert, dans un chapitre intitulé « Les seigneurs de Corfou » écrit : « Il y eut, jusqu'à la fin du siècle dernier, deux communautés juives à Corfou, ayant chacune ses coutumes et son mode de vie. Les Italqui ou Pugliesi qui se voulaient les héritiers des juifs de Rome. Les Toshabim, des grecs pratiquant un rite byzantin que l'on retrouve chez les juifs de Crète. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, tout au moins, les premiers semblent avoir été les plus nombreux »<sup>7</sup>.

Abordant le concept de « langue maternelle » qui, contrairement à l'idée communément admise, n'est pas nécessairement unique, Odette Vasson-Vassard rappelle que « le père de Cohen est romanote (juif grecophone de Jannina) et la mère juive d'origine italienne (parlant le dialecte judéo-vénitien) »<sup>8</sup> soulignant le décalage fréquent entre langue parlée par la mère et langue d'adoption : « Très souvent les écrivains juifs ont écrit dans une langue que leur mère n'a jamais ou très mal parlée, par suite de différents trajets d'émigration. La langue de la mère est toujours importante au niveau affectif, mais le rôle décisif est joué par les langues de culture dans lesquelles l'écrivain s'est formé et par la langue qu'il a choisie pour écrire lui-même »<sup>9</sup>. Odette Vasson-Vassard signale également que Cohen « n'a jamais parlé le grec, ou il l'a rejeté (comme langue du père) »<sup>10</sup>. Il est

<sup>5</sup> Cfr. la chronologie de Christel Peyrefitte, in Cohen, Albert, *Belle du Seigneur*, cit., p. LXXIII.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. LXXIV.

<sup>7</sup> Valbert, Gérard (1990), *Albert Cohen, le seigneur* Paris, Grasset, p. 24.

<sup>8</sup> Varon-Vassard, Odette (2007), *Littérature juive de la diaspora : l'identité culturelle juive dans l'œuvre d'Albert Cohen*, in *Cahiers Albert Cohen*, 17, p. 22.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 123.

un fait que la langue du père n'est jamais évoquée dans l'autofiction, au point d'apparaître comme une occultation de la part de l'écrivain, sans doute liée au rôle/pôle négatif de la figure paternelle. L'idéalisation de la figure maternelle, incarnation du judaïsme, justifierait le refus de la langue du père (lui-même affecté par le bilinguisme, sa propre mère parlant le dialecte vénitien, son père le grec, mais vivant dans la famille de sa femme) et, par conséquent, son effacement pur et simple. La langue de Louise Cohen et celle du foyer est donc le dialecte vénitien. La fille unique de l'auteur, Myriam Champigny Cohen, évoque l'adoration que la mère éprouvait pour son fils, auquel elle n'hésitait pas à confectionner de la pâte d'amande au beau milieu de la nuit, et cite une phrase du petit garçon – appelé aussi Alberto ou Berto en famille – prononcée en italien : « Mi piace a me la pasta di mandorla »<sup>11</sup>. Son père avait en outre confié à Myriam que sa jeune épouse Elisabeth apprenait l'italien en cachette pour lui faire plaisir<sup>12</sup>. Les biographes de Cohen ont par ailleurs tous signalé l'usage du dialecte vénitien au sein de la famille : Gérard Valbert affirme : « Avec sa mère, Albert parlera patois vénitien »<sup>13</sup> et, remontant la lignée maternelle, il spécifie : « La mère d'Albert Cohen, sa grand-mère Stametta, son arrière-grand-mère Pazzina appartiennent à la communauté des Pugliesi. C'est donc en toute légitimité qu'Albert Cohen parlait le dialecte vénitien avec sa chatte »<sup>14</sup>. Denise Goitein-Galperin, pionnière de la critique cohénienne, donne l'information suivante dans la chronologie : « Sa langue maternelle fut le dialecte vénitien des Juifs corfiotes (l'île fut jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une possession vénitienne). Cohen le parla toujours avec ses parents »<sup>15</sup>. Là où l'on s'attendrait à trouver une vivification du dialecte vénitien identifié dans la figure maternelle, locutrice privilégiée du narrateur, on ne peut que constater en revanche son aspect évanescent dans l'autofiction. Sur le versant fictionnel, pas de personnage affecté d'un accent italien, ce qui a de quoi étonner si l'on tient compte de la présence de variations linguistiques, qu'elles soient diastratiques ou diatopiques, dont l'œuvre romanesque permet une remarquable déclinaison. Piotr Sadkowski, abordant la question de la « langue de départ » de Cohen, souligne que « dans la prose non-romanesque de Cohen, la langue vernaculaire parlée par la famille n'est nommée explicitement que deux fois »<sup>16</sup>. Dans *Ô vous frères humains*, après la profération d'exclusion raciste par le camelot, le jour de ses dix ans, l'enfant erre dans les rues de Marseille

<sup>11</sup> Champigny Cohen, Myriam (1996), *Le Livre de mon père* suivi de *Les lettres de ma mère*, Arles, Actes Sud, p. 32. La même phrase en italien est citée citée in Médioni, Franck (2007), *Albert Cohen*, Paris, Gallimard, p. 36. La confection de la pâte d'amande est évoquée sur le versant autobiographique : « Elle se levait aussitôt et venait en peignoir, trébuchante de sommeil, me proposer son cher attirail maternel, un lait de poule ou même de la pâte d'amandes. Faire de la pâte d'amande à trois heures du matin pour son fils, quoi de plus naturel ? », Cohen, Albert (1954), *Le livre de ma mère*, Paris, Gallimard, p. 95. Dorénavant désigné par *LM*. Décivant Rebecca, l'épouse de Mangeclous, au début du roman homonyme, vêtue à la turque sur son pot de chambre, en proie aux tourments libérateurs causés par la prise de l'huile de ricin, le narrateur, spécifie qu'elle se levait la nuit pour préparer de la pâte d'amande à son époux lorsqu'il avait « une fringale de douceur », Cohen, Albert (1981), *Mangeclous*, Paris, Gallimard, p. 70. Dorénavant, désigné par *M*.

<sup>12</sup> Champigny Cohen, Myriam, *op. cit.*, p. 25. Elisabeth Brocher mourra en 1924 des suites d'un cancer du système lymphatique.

<sup>13</sup> Valbert, Gérard (1981), *Albert Cohen ou le pouvoir de vie*, Lausanne, L'Age d'homme, p.16.

<sup>14</sup> Valbert, Gérard, *Albert Cohen, le seigneur*, cit, p. 32.

<sup>15</sup> Goitein-Galperin, Denise (1982), *Visage de mon peuple*, Paris, Nizet, p. 11.

<sup>16</sup> Sadkowski, Piotr (2005), *De l'index traçant des mots sur de l'air*, in *Cahiers Albert Cohen*, 15, p. 49.

dont les inscriptions murales lui renvoient l'appel à la haine « mort aux juifs », qu'il tente de conjurer par des moyens aussi variés que voués à l'échec : « parfois me réconfortant en dialecte vénitien, langue des juifs de Corfou »<sup>17</sup>. La seconde mention apparaît dans le *Livre de ma mère* où le narrateur évoque la langue maternelle en ces termes : « c'est le seul faux bonheur qui me reste, d'écrire sur elle, pas rasé, avec la musique inécoutée de la radio, avec ma chatte à qui, en secret, je parle dans le dialecte vénitien des juifs de Corfou, que je parlais parfois avec ma mère »<sup>18</sup>. Piotr Sadkowski a signalé que la pratique linguistique du dialecte est toutefois modalisée dans la phrase par l'adverbe *parfois*. Or, si cette pratique semble s'inscrire dans l'épisodique et non dans le systématique, la locution adverbiale *en secret*, non moins significative, pourrait suggérer, nous semble-t-il, que la langue maternelle relève à la fois du domaine de l'intime et de l'interdit. Mais c'est le concept même de l'existence d'une langue maternelle que Piotr Sadkowski remet en doute :

La distance qui se crée, malgré le fort lien affectif, entre le fils et la mère, distance amèrement déplorée dans les textes autobiographiques e/ou autofictionnels, dépend certes d'un clivage social, et, en même temps, peut-être, du manque de la langue entièrement partagée. /.../ c'est cette non-appartenance au dialecte vénitien qui doit instaurer l'obstacle communicationnel et l'insuffisance du dialogue que l'écrivain tentera désespérément de réparer par l'écriture des textes-commémorations, des livres-hommages créant un entretien imaginaire avec la mère disparue. /.../ Le dialecte vénitien se pose pour Cohen comme sien dans la même mesure que Corfou et sa communauté israélite, qu'il a revu une seule fois dans sa vie et qui lui fournissent pourtant la matière infiniment riche à la construction de l'univers livresque<sup>19</sup>.

Pour le chercheur, l'écho de cette langue première n'est pas effacé mais plutôt inscrit dans la langue française dont l'écrivain s'est emparé, quitte à la malmenager par la création d'un style bousculant la morphosyntaxe et le lexique, faisant résonner la narration d'un accent nouveau, et mettant dans la bouche des cinq Valeureux de Céphalonie maintes acrobaties verbales qui assoient leur singularité tout autant que leurs étranges accoutrements. Si le processus d'appropriation de la langue d'accueil implique un processus parallèle de désappropriation de la langue maternelle – la gommer faisant partie intégrante du processus d'intégration à la culture d'adoption – un transfert sous forme de brouillage ou de diffraction sur le versant romanesque aurait été envisageable. Or, aucun personnage affecté d'une prononciation italienne reconnaissable n'est susceptible de s'ajouter à la galerie des personnages secondaires à l'idiolecte bien indentifiable, comme celui de Scipion le méridional, marqué par une forte imprégnation de régionalismes marseillais, tant au niveau phonologique et lexical qu'au niveau morphosyntaxique<sup>20</sup>, ou comme Jérémie, le pauvre hère ashkénaze dont la prononciation est rendue par une transcription de nature quasiment phonétique. Mais le dialecte de la mère pouvait-il devenir un motif de moquerie ou une source d'ironie en s'exposant à la lumière crue du jour littéraire ? Car ce qu'on appelle accent, ou prononciation en linguistique, est lourd d'implications sociales, ainsi que le souligne Marie Dolé à propos de Cohen :

<sup>17</sup> Cohen, Albert, *Ô vous frères humains* (1972), Paris, Gallimard, Folio, p, 154. Dorénavant désigné par VFH.

<sup>18</sup> LM, p. 81.

<sup>19</sup> Sadkowski, Piotr, *art. cit.*, pp. 50-51.

<sup>20</sup> Cfr. Maestràli, Antonia (2017), *Le personnage de Scipion dans Mangeclous : un beau parleur*, in *Carnets Albert Cohen*, 26, pp. 41-57.

Même s'il a parlé d'abord le judéo-vénitien, sa langue d'intégration, celle des études et de la réussite sociale, littéraire, est le français /.../ La situation d'Albert Cohen /.../ reste celle d'un auteur qui manie une langue qui lui a été donnée, comme de l'extérieur, et l'a façonnée, ce qui renforce le statut d'étranger. Sa situation est, comme il l'affirme lui-même, celle du bâtard /.../ la bâtardise est clairement définie comme un des fondements de l'écriture, dans la mesure où elle institue un écart<sup>21</sup>.

La célèbre déclaration d'amour adressée par Cohen à la France et à la langue française dans *Ô vous frères humains*, repose ainsi sur une double série de répétitions synonymiques où le lien de suzeraineté se voit doublé du lien de la maternité :

France, une de mes patries, et je suis ton vassal et aimant bâtard et fils étranger, car tu m'as fait ce que je suis, car tu m'as nourri du précieux lait de ta mamelle, car tu m'as formé à ton génie, ô souveraine ourdisseuse des mots, ô discernante, car tu m'as donné ta langue, haut fleuron de l'humaine couronne, ta langue qui est mienne et pays de mon âme, ta langue qui m'est aussi une patrie<sup>22</sup>.

Au bâtard alors de gagner sa place, d'émerger parmi les enfants légitimes, de prouver la hauteur de sa dévotion en les surpassant. Parcours long et hérissé d'embûches : « Peu après notre débarquement, mon père m'avait déposé, épouvanté et ahuri, car je ne savais pas un mot de français, dans une petite école de sœurs catholiques »<sup>23</sup>. L'enfant de l'autofiction sera le premier à faire les frais de la moquerie suscitée par sa prononciation jugée défailante, comme l'extrait souvent cité<sup>24</sup> du chapitre V du *Livre de ma mère* le met en évidence non sans une ironie cinglante de la part du narrateur, rendue possible par la distanciation temporelle et le recul de la maturité: «Je me rappelle, j'étais un écolier pourvu d'un accent si oriental que mes camarades du lycée se gaussaient lorsque je faisais d'ambitieux projets de baccalauréat et prophétisaient que jamais je ne pourrais écrire et parler français comme eux. Ils avaient raison d'ailleurs. Bernadet, Miron, Louraille, soudain leurs noms prestigieux me reviennent»<sup>25</sup>.

Comme l'écrit Alain Fleischer, « l'accent d'un locuteur dans une langue donnée est autant repérable comme signe d'appartenance que comme indication d'une distance », et il suffit de

<sup>21</sup> Dolé, Marie (2003), *L'imaginaire oriental dans les romans d'Albert Cohen*, in Schaffner Alain, Zard Philippe (dir.) *Albert Cohen dans son siècle*, Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Le Manuscrit, p. 307.

<sup>22</sup> VFH, p. 76. Rapprochons cette affirmation de celle d'Albert Camus : « Oui, j'ai une patrie : la langue française », Camus, Albert (1964), *Carnets II, Janvier 1942-mars 1951*, Gallimard, p. 344. Dans le texte d'Albert Cohen, le culte fervent pour la France est filé dans une métaphore religieuse : « Imaginez-vous que j'avais pieusement établi sur le rayon d'une armoire que je fermais à clef, imaginez-vous, une sainte exposition enfantine dans l'armoire de ma chambre, un reposoir, une crèche patriotique, une sorte de reliquaire des gloires de la France /.../ Les reliques étaient des portraits de La Fontaine, de Corneille, de Racine, de Molière, de Napoléon, de Victor Hugo, de Lamartine, de Pasteur. Oui, je l'ai dit dans un autre livre, mais il faut que je le redise ici. J'aimais la France, je détestais les prussiens, j'étais revanchard et cocardier, et j'adorais Jeanne d'Arc. La France était à moi, était mon affaire. On m'a bien montré que je me trompais et que je manquais de tact », VFH, pp. 67-68.

<sup>23</sup> LM, p. 34.

<sup>24</sup> Etablissant un parallèle entre la situation d'Albert Memmi et celle d'Albert Cohen, Clara Lévy écrit que ce dernier « lui aussi, se targue d'autant plus d'une pratique originale de la langue française que sa prononciation de cette langue à son arrivée de Corfou fut assez délicate, puis que c'est le dialecte judéo-vénitien qui prévalait chez lui », Lévy, Clara (1998), *Écritures de l'identité. Les écrivains juifs après la Shoah*, Paris, PUF, p. 103.

<sup>25</sup> LM, p. 42.

quelques syllabes pour révéler la présence d'une autre langue « derniers échos d'une langue fantôme »<sup>26</sup>. La langue première refoulée, langue fantôme, reviendrait ainsi hanter la prose cohénienne, imprimant au français maîtrisé jusque dans ses moindres variations et registres linguistiques, un caractère oriental dont la marque n'est pas seulement imputable à celle du rythme biblique, et qui se relève aussi bien dans le rendu des idiolectes des Valeureux – de Mangeclous en particulier – que dans les passages narratifs. L'accent étranger incriminé apparaît dans un épisode emblématique à la tonalité plus tragique dans *Le livre de ma mère*, qui cristallise et transmue à posteriori en acte réparateur la honte des origines. Il a pour protagoniste la mère du narrateur qui, lors d'un de ses séjours à Genève chez son fils, ne pouvant s'endormir, avait osé téléphoner à quatre heures du matin chez ses hôtes pour savoir si rien de grave ne lui était arrivé, déclenchant à son retour une terrible scène, que le narrateur en proie à la culpabilité tente d'expliquer a posteriori, sanctionnant son grave manquement: « Et pourquoi cette indigne colère ? Peut-être parce que son accent étranger et ses fautes de français en téléphonant à ces crétins cultivés m'avaient gêné. Je ne les entendrai plus jamais, ses fautes de français et son accent étranger »<sup>27</sup>. C'est dans le chapitre IX que sont évoqués par le narrateur les efforts maternels pour dissimuler sa maîtrise imparfaite de la langue française, témoignant d'une forte insécurité linguistique : « Devant mes amis, elle essayait de réprimer ses gestes orientaux et de camoufler son accent, à demi marseillais, à demi balkanique, sous un murmure confus qui se voulait parisien. Pauvre chérie »<sup>28</sup>.

Aucun sentiment d'infériorité linguistique, aucune indigence linguistique en revanche dans la bouche des cinq cousins Solal de Céphalonie sur le versant romanesque, mais des archaïsmes, des technoclectes, des locutions figées poétiques ou fantaisistes, des citations bibliques, des mots d'argot, des néologismes par dérivation et composition et maints emprunts lexicaux pour une langue orientalisée à maints égards, une langue « mosaïque » quoique toujours mineure, comme l'a définie Véronique Duprey<sup>29</sup>, propre à des personnages perçus par ailleurs comme la transposition de la figure maternelle, car porteurs de la culture du ghetto heureux et perdu des origines, vecteurs de cette « séfaradité » sur laquelle il convient de se pencher.

## 2. Albert Cohen séfarade. Une question de terminologie ?

Le Trésor de la Langue française donne, à l'entrée **séfarade**, la définition suivante : « *Subst. et adj.* (Celui, celle) qui appartient à la branche « espagnole » du peuple juif, c'est-à-dire

<sup>26</sup> Alain Fleischer (2005), *L'accent. Une langue fantôme*, Paris, Seuil, p. 9-10. L'auteur écrit : « L'accent est communément perçu comme la présence d'un dépôt – arrière-goût, parfum parasite, agréable ou désagréable, évocateur ou mystérieux –, la trace ou l'indice d'un ailleurs de la langue, d'un hors-champ qui reste ouvert dans les coulisses de la parole, d'un arrière-plan présent dans la profondeur de champ. L'accent révèle, dénonce, trahit, un passager clandestin, une langue fantôme, le fantôme d'une langue, cachés dans la langue seconde que le locuteur actualise », *ibid.*, p. 15-76.

<sup>27</sup> *LM*, p. 74. L'épisode est repris et amplifié quelques pages plus loin, le chapitre X s'achevant sur un constat amer et autopunitif : « Ma bien-aimée, je te présente à tous maintenant, fier de toi, fier de ton accent oriental, fier de tes fautes de français, follement fier de ton ignorance des grands usages. Un peu tardive, cette fierté », *ibid.*, p. 82.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>29</sup> « Si la langue des Valeureux peut être qualifiée de mosaïque, c'est avant tout par le dialogue incessant qui s'instaure entre le discours de ce groupe de personnages et d'autres discours. /.../ Le groupe des Valleureux, par ses origines et son rapport au langage, se situe du côté du mineur, comme la mère », (Duprey, Véronique (1999), *Au nom du père et de la mère*, Paris, Sedes, pp. 147 et 156).

au judaïsme du pourtour méditerranéen et, *p. ext.*, au judaïsme oriental (d'apr. M. CATANE, *Les Juifs dans le monde*, 1962, p. 312) »<sup>30</sup>. Si l'acception *par extension* a d'abord justifié l'accueil de notre auteur dans le champ d'investigation défini par la recherche proposée, il sied de revenir sur les différentes interprétations du terme *séfarade*. Est-il légitime en effet de considérer Albert Cohen comme un représentant à part entière de la culture séfarade ? Parmi les biographes, Jean Blot utilise le terme *séfarade* à propos des habitants de Corfou : « petite colonie juive séfarade, venue de Venise. Parmi eux, les Coen... »<sup>31</sup>. Gérard Valbert écrit de même : « lors de l'exode de 1492, on a retenu le nom de quelques familles espagnoles venues s'établir à Corfou. Parmi elles, une famille Israël /.../ Parmi les familles expulsées de la région des Pouilles et qui ont agrandi la communauté, un certain nombre peut revendiquer l'origine espagnole »<sup>32</sup>. Le terme *séfarade* est fréquemment relevé dans la critique cohénienne sans qu'il suscite d'interrogation d'ordre terminologique ou culturel. Isabelle Enderlein, effectuant un parallèle entre Albert Cohen et Elias Canetti, écrit ainsi :

Déracinés de leur terre natale et familiale séfarade, les deux écrivains s'intègrent petit à petit dans l'espace culturel occidental /.../ pour l'un comme pour l'autre, la nécessité de se mouvoir entre culture séfarade d'origine et cultures occidentales d'adoption a charrié d'intenses interrogations quant à la définition de soi et de complexes processus d'identification et/ou de distanciation vis-à-vis de ces différents mondes<sup>33</sup>.

Odette Vasson-Vassard, s'interrogeant sur l'emploi de l'expression « littérature juive de la diaspora », qui s'est développée à partir de l'époque des Lumières dans les différentes langues européennes, et qu'elle définit tout d'abord comme « ethnoculturelle »<sup>34</sup>, considère Albert Cohen comme un représentant à la fois de la littérature française et de la « culture juive méditerranéenne » au sein de la littérature d'expression française. Si elle utilise cette désignation au lieu du terme *séfarade*, c'est que selon elle « Albert Cohen n'est pas séfarade *stricto sensu* », ce qu'elle justifie, d'une part, par la pratique linguistique évoquée plus haut, d'autre part, par le fait que Corfou n'a « jamais fait partie de l'Empire Ottoman, et elle n'a pas accueilli de communautés séfarades. Les parents ne sont donc pas séfarades au sens littéral du terme, mais ils appartiennent au monde plus large de la culture juive de la Méditerranée »<sup>35</sup>.

Elisabeth Schulz, qui a analysé le roman *Solal* dans une perspective comparative, justifiant son emploi du terme *séfarade* pour désigner la littérature d'auteurs juifs en Méditerranée, revient sur la question de la terminologie, soulignant que cette littérature est « qualifiée de « sépharade » en 1993 par Albert Bensoussan, puis plutôt de « judéo-méditerranéenne » par Guy Degas en 1990 et par Clara Levy en 2002 »<sup>36</sup>. Rappelant que les communautés juives ont essaimé dans un espace géographique très vaste, elle attire l'attention sur le fait qu'« il n'y a pas de consensus sur leur ap-

<sup>30</sup> Cfr. *TLFI*: Trésor de la langue française informatisé (2004), Paris, Atilf-CNRS éditions, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

<sup>31</sup> Blot, Jean (1986), *Albert Cohen*, Paris, Balland, p. 20.

<sup>32</sup> Valbert, Gérard, *Albert Cohen, le seigneur*, cit, p. 25.

<sup>33</sup> Enderlein, Isabelle (2006), *Le deuil de l'origine orientale ? L'écriture d'un dilemme identitaire chez Elias Canetti et Albert Cohen*, in *Cahiers Albert Cohen*, 16, pp. 42.

<sup>34</sup> Varon-Vassard, Odette, *art. cit.*, pp. 115-130.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>36</sup> Schulz, Elisabeth (2014), *Identité séfarade et littérature francophone au XX<sup>e</sup> siècle : A. Cohen, A. Memmi et N. Kattan. Déconstruction et assimilation*, Paris, L'Harmattan, p. 17.



pellation » et renvoie notamment à l'étude de Joseph Toledano qui signale la présence de deux thèses opposées : « d'un côté, certains désignent les Séfarades comme les descendants des expulsés de l'Espagne et du Portugal, et, de l'autre côté, cette nomination est employée, de manière très large, pour désigner tous ceux qui ne sont pas Ashkénazes »<sup>37</sup>. Dans la recherche où elle analyse des auteurs représentant des univers différents, Elisabeth Schulz a ainsi opté pour un appellatif unificateur :

nous rassemblerons « sous le même vocable « séfaraide » les Séfarades et les « *'edot ha-mizrah* » (« communautés d'Orient », c'est-à-dire les Juifs orientaux). En effet, comme le souligne Joseph Toledano, depuis l'absorption israélienne des exodes massifs venant des pays musulmans, l'appellation « séfaraide » s'est élargie aux communautés orientales même si elles n'ont jamais été en contact avec les descendants d'Espagne<sup>38</sup>.

Albert Bensoussan, interviewé par Alain Schaffner en 1994, un an après la parution de l'essai *L'Echelle séfaraide*<sup>39</sup>, consacrée à la littérature séfaraide d'expression française, dans laquelle il envisage Albert Cohen, identifie comme facteur d'unité la notion du nomadisme, qui selon lui n'est pas seulement géographique, mais aussi linguistique. Percevant les séfarades comme des métis culturels, Bensoussan affirme que « la langue française est devenue la langue prioritaire des communautés séfarades », s'élevant ainsi contre le fait que ne seraient considérés comme séfarades « que ceux qui ont conservé la langue espagnole ». Pour Bensoussan, il existe bel et bien chez Cohen une « revendication de la séfardité », d'abord en opposition avec le monde ashkénaze, ainsi que dans la tentative de « bâtir un monde lui aussi très enraciné dans le judaïsme, mais qui soit spécifiquement méditerranéen »<sup>40</sup>. A cet égard, la description du ghetto de Céphalonie dans l'œuvre romanesque de Cohen présente selon Bensoussan une parenté frappante avec celle d'autres ghettos d'auteurs juifs francophones. A la question cruciale posée par Alain Schaffner : « Ne vous paraît-il pas paradoxal de faire de Cohen, qui n'a vécu à Corfou que jusqu'à l'âge de cinq ans et dont le monde oriental, il l'affirme souvent, est entièrement imaginaire, le porte-parole d'une communauté dont il apparaît finalement très éloigné ? »<sup>41</sup>, Bensoussan répond de manière négative, « parce que le monde de l'enfance est une valeur que l'on trouve dans toute la littérature séfaraide », que l'image de la vie juive est celle de la « table dressée »<sup>42</sup> où le personnage de la mère-matrice joue un rôle central, que le séfardisme est davantage « une religion du foyer »<sup>43</sup>. A la question « Le style d'Albert Cohen vous paraît-il spécifiquement séfaraide ? », Bensoussan rappelle son accent étranger, insistant sur le phénomène de surcorrection lié au désir d'intégration à une langue étrangère, et surtout sur le phénomène de l'emphase : « Ce qui me semble typiquement séfaraide, c'est une certaine emphase »<sup>44</sup> (Bensoussan reconnaît toutefois que Cohen avait lu Rabelais). Ce

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 18-19.

<sup>39</sup> Bensoussan, Albert (1993), *L'Echelle séfaraide*, Paris, L'Harmattan.

<sup>40</sup> *Entretien avec Albert Bensoussan* (1994), in *Cahiers Albert Cohen*, 4, p. 14.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>42</sup> Code alimentaire établi au XVIe siècle par Joseph Caro, éminent talmudiste de Safed. Cfr. Nizard, Sophie et al. (2014), *La table dressée: nourritures et identités chez les Juifs de France (XIXe-XXe siècles)*, in *Archives juives. Revue d'histoire des Juifs de France*, 47/1: voir le compte-rendu de cet ouvrage par Régine Azria, in *Archives de sciences sociales des religions*, 168.

<sup>43</sup> *Entretien avec Albert Bensoussan*, cit., p. 16.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 20.

concept d'emphase doit toutefois être replacé dans le cadre du discours littéraire. Sans revenir sur la marque profondément orale et biblique de la narration cohénienne sur les deux pans de l'œuvre, affectée par un processus de migration transgénérique fructueusement analysé par la critique<sup>45</sup>, ni sur la question du discours narratif, on peut considérer le recours à la répétition, l'exagération, l'enflure, l'excès, la surreprésentation verbale, comme la marque des discours des Valeureux tels qu'ils s'expriment dans les dialogues rapportés. Mais le narrateur va bien au-delà de la restitution d'une faconde méditerranéenne, telle qu'elle pourrait habiter ses souvenirs d'enfance, car le goût marqué pour les palabres sans fin des personnages correspond à l'affirmation de la toute-puissance de la parole, elle-même indissociable, pour l'écrivain, de l'écriture comme jouissance et pulsion vitale. Philippe Zard, selon lequel l'Orient grec de Cohen est un Orient juif, considère que les Valeureux expriment essentiellement l'esprit d'enfance du petit peuple du ghetto, « la prévalence du principe de plaisir sur le principe de réalité, particulièrement sensible dans leur rapport au langage. La pensée magique des Valeureux passe par la croyance immodérée dans la toute-puissance du verbe »<sup>46</sup>. Il faut tenir compte également, dans les échanges verbaux des Valeureux, une intertextualité renvoyant aux *Mille et une nuits*, ouvrage dont Albert Cohen possédait les seize volumes dans la traduction littéraire et orientalisée de Joseph Charles Mardrus<sup>47</sup>.

A la lumière de ces considérations, on retiendra la définition de *séfarade* dans son acception la plus large, arguant du fait que si Albert Cohen n'est pas à considérer comme séfarade au sens strict du terme pour les motifs évoqués plus haut, notamment par l'absence d'une pratique de la langue judéo-espagnole, il est emblématique qu'il ait voulu, d'une part, revendiquer pour son personnage Solal une noble origine séfarade, d'autre part, faire des Valeureux des héritiers de la culture séfarade, sous forme de représentation « éclatée » du personnage maternel tel qu'il apparaît sur le versant autofictionnel.

#### *Les Valeureux de France*

C'est dans le chapitre deux de *Solal* que sont présentés pour la première fois les liens de parenté des cinq Valeureux. Le sage et respecté oncle Saltiel, le candide Salomon, le janissaire et séducteur Michaël, l'avare Mattathias, et surtout Mangeclous, le « double ricanant de Solal » appartiennent à la branche cadette des Solal, tandis que le héros Solal des Solal appartient à la branche aînée :

Une parenté lointaine unissait en effet les cinq amis. Ils descendaient des Solal de la branche cadette, qui, après cinq siècles de vagabondage dans diverses provinces françaises, étaient venus, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'installer dans l'île grecque de Céphalonie<sup>48</sup>. De père en fils, les Solal Cadets avaient

<sup>45</sup> Schaffner, Alain (1999), *Le goût de l'absolu. L'enjeu sacré de la littérature dans l'œuvre d'Albert Cohen*, Paris, Champion.

<sup>46</sup> Zard, Philippe (1999), *La fiction de l'Occident : Thomas Mann, Franz Kafka, Albert Cohen*, Paris, PUF, pp. 137-138.

<sup>47</sup> Zagury, Joëlle (2016), *Les cousins d'Aladdin. Albert Cohen lecteur des Mille et une nuits*, in *Carnets Albert Cohen*, 25, pp. 173-185.

<sup>48</sup> Citant cette phrase, Philippe Zard attire l'attention sur le fait que cette précision interdit de voir dans l'œuvre un lieu d'affrontement entre deux sphères culturelles hétérogènes : « L'Orient de Cohen est tout entier pétri de culture, de souvenirs, de références occidentales, tout comme l'Occident, on le verra, est irrigué, à son corps défendant, de sources orientales », (Zard, Philippe, *La passion de l'Occident*, cit., pp. 16-17).

continué de parler entre eux en langue française. Leur langage parfois archaïque faisait sourire les touristes français qui visitaient l'île. Mais cette fidélité au cher pays et à la noble langue était touchante. Durant les soirées d'hiver, les cinq amis lisaient ensemble Villon, Rabelais, Montaigne ou Corneille, pour ne pas « perdre l'habitude des tournures élégantes » – qui faisaient monter aux yeux de Saltiel ou de Salomon des larmes d'attendrissement et de regret. Certes, les cinq amis étaient fiers d'être demeurés citoyens français – comme, d'ailleurs, une partie des juifs de Céphalonie. /.../ Si les cinq regardaient de haut ceux des juifs de l'île qui étaient sujets hellènes, par contre ils jalousaient quelque peu les Solal de la branche aînée. Ceux-ci, originaires d'Espagne, étaient venus à Céphalonie au début du XVI<sup>e</sup> siècle. La ligne aînée, à la tête de laquelle était placée le rabbin Gamaliel, avait pour auteur l'exilarque Juda et son chef portait, depuis des temps immémoriaux, le titre de « Prince de la dispersion ». Riche, possédant des palais à Venise, au Caire et à Naples, ornée d'hommes célèbres et aventureux, cette famille comptait parmi ses ancêtres de grands médecins, des philosophes (l'un d'eux fut célèbre), des astronomes, des courtisans, des poètes et des chevaliers habiles aux tournois. Dans la bibliothèque de Gamaliel était un portrait de Don Solal ben Gamaliel Sola, premier ministre du roi Alphonse de Castille et ami de la reine<sup>49</sup>.

Prestigieuse ascendance donc que celle de la branche aînée, qui justifie une pointe de jalousie de la part de la branche cadette, cette dernière suscitant à son tour, ainsi que le rapporte Salomon, la jalousie des habitants de l'île, qui ont affublé les Valeureux du complément « de France » en raison du fait qu'ils font usage, entre eux, du parler agréable du lointain pays. Contrairement à Louise Cohen, la mère des récits autobiographiques, la « sainte sentinelle », gardienne du foyer et incarnation du judaïsme, figure centrale qui irrigue l'œuvre, mais dont la pratique fautive du français sanctionne son inadaptation au monde occidental, les Valeureux maîtrisent un français châtié, littéraire, parfois précieux et archaïque, qui les distingue du reste de la population de l'île de Céphalonie. Ce lieu mythique, sorte d'éden, renferme en son cœur le ghetto juif, débordant de vie, dont la description sollicite la vue, l'ouïe, l'odorat, dans une gerbe de couleurs bigarrées, de mots et d'invectives, de senteurs épicées. Car ce petit monde, tout en s'affairant, ne cesse de dissenter, ainsi que l'indiquent les verbes « vanter/pérorer/louer » relevés dans l'extrait qui suit :

La ruelle d'Or, bruissante de soleil et de mouches sous le ciel immobile, grouillait de fruitiers, de frituriers, de pâtisseries, de fripiers, de poissonniers, d'épiciers vantant leurs morues séchées qui se balançaient ou leurs monticules de fromage blanc, de cafetiers accroupis devant leurs petits réchauds à charbon de bois, de bouchers gras qui péroraient devant leurs agneaux écorchés pendus aux murs éblouissants. Tous louaient bruyamment leurs marchandises aux fortes odeurs<sup>50</sup>.

Lorsqu'il s'agit de s'illustrer dans la profération d'insultes, le discours de Mangeclous puise dans une vaste gamme d'expressions imagées, laissant libre cours à une fantaisie verbale débridée, comme dans cette invective comique où l'anaphore de l'invocation lyrique introduit autant de qualificatifs prosaïques, et ce dans le but de reprocher son avarice proverbiale au cousin Mattathias :

Ou plutôt que tu vives longtemps, mais aveugle, et que tu ailles de porte en porte demander la charité, ô félon, ô jaune, ô triste figure, ô tire-sou, ô mesquin, ô pisse-citron, ô sécheur de café, ô presseur de bambins pécheurs et affamés, ô profiteur d'un lait maternel, ô constipé par avarice, ô brûleur de tes vieux habits pour remboursement par avarice, ô profiteur clandestin du savon liquide des latrines des chemins de fer, ô échangeur de tes vieux draps de la chambre d'hôtel où tu séjournas dans ce seul but, ô faussement évanoui de faim dans les rues d'Athènes en vue de profitables aumônes !<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> Cohen, Albert (1930), *Solal*, Gallimard, pp. 33-35. Dorénavant, désigné par S.

<sup>50</sup> M, p. 19.

<sup>51</sup> Cohen, Albert (1969), *Les Valeureux*, Paris, Gallimard, p. 100. Dorénavant désigné par V.

La virtuosité linguistique de Mangeclous revêt souvent la forme de la répétition, comme dans le recours aux périphrases synonymiques de cette injonction proférée à un étudiant par le personnage qui, après s'être improvisé Recteur de l'Université supérieure et philosophique de Céphalonie, dispense dans sa cave une mémorable leçon de séduction à l'occidentale : « Forte musculière à la bouche ignorante et fermeture immédiate du four d'incompétence ! »<sup>52</sup>. Son aisance dans le maniement des figures rhétoriques s'accompagne d'une vénération pour le lexique et les définitions encyclopédiques en général :

Le cure mes diasthèmes, dit-il. Diasthème est un mot connu seulement des personnes de haute culture, un mot si rare et distingué que cet ignorant de Larousse ne l'a pas mis dans son dictionnaire ! Je me propose de lui adresser une petite lettre sarcastique à ce sujet ! Diasthème signifie, sache-le, l'intervalle compris entre deux dents<sup>53</sup>.

Mangeclous fait même figure de polyglotte, ainsi que l'extrait du chapitre V de *Mangeclous* le met en scène :

Ayant perçu ses rentes, il en affecta une partie à la dulcification de sa gorge par le moyen de loucoums roses et verts qu'il goba sur le champ. Il acheta enfin de fins feuilletés aux noix qu'il dégusta, entouré de l'admiration générale, en les tenant pincés entre le pouce et l'index, souriant fort, recueillant avec sa langue les gouttes de sirop et s'entretenant avec chacun en son langage d'origine : judéo-espagnol, français, jargon des Pouilles ou, le plus souvent, dialecte vénitien<sup>54</sup>.

Ce passage présente un double intérêt. D'une part, par la référence explicite au judéo-espagnol – ascendance de la branche aînée des Solal oblige – et au dialecte vénitien, dont aucune illustration n'est toutefois repérable dans les dialogues du roman. Certaines compétences linguistiques sont donc ici prêtées par le narrateur au personnage de Mangeclous sans qu'il lui soit jamais donné de les illustrer, ce qui confère un caractère d'opacité aux « langages d'origine » évoqués. D'autre part, parce qu'il unit l'isotopie de la nourriture et celle du verbe, dans une perception euphorique où la langue en tant qu'organe joue le rôle de trait-d'union : la dulcification au sens d' « action de dulcifier, résultat de cette action », du verbe, vieilli, « dulcifier » semble en effet résider, pour l'insatiable Mangeclous, autant dans le fait d'avaler les loucoums et de recueillir avec sa langue les gouttes de sirop que dans la pratique plurilingue. L'assimilation des deux actes rappelle la métaphore savoureuse de Salomon dans *Solal*, affirmant que la langue française « est comme raisin muscat »<sup>55</sup>. Cette considération renvoie au concept de *dégustation verbale* identifié par Evelyne Lewy-Bertaut : « Le lien établi entre invention verbale et nourriture est essentiel et fondateur de l'imaginaire d'Albert Cohen. Si les histoires maternelles s'accompagnent toujours de nourriture, Mangeclous transforme l'illusion réaliste en réalité de l'illusion ; les mots deviennent des mets »<sup>56</sup>. D'autant que Mangeclous, perpétuellement affamé, est également insatiable dans

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>54</sup> *M*, p. 57-58.

<sup>55</sup> *S*, p. 35.

<sup>56</sup> Lewy-Bertaut, Evelyne (2001), *Albert Cohen mythobiographe*, Grenoble, Ellug, p. 119. Pour l'auteure, Rebecca, épouse de Mangeclous, tout comme Louise, la mère du versant autobiographique, représentent « deux exemples inégalement accentués » de voix juives séfarades. Auxquelles s'ajoutent « Les Valeureux, à la langue mixte et deux fois décalée par un français émaillé d'archaïsmes, d'orientalismes épiques et d'ex-

l'exercice verbal. C'est ce lien qui permet d'opérer une transition entre parole – plus précisément, faconde méditerranéenne – et nourriture.

### 3. Nourritures séfarades, nourriture maternelle

Claudine Nacache-Ruimi, qui a recensé les mets consommés et amoureuxment concoctés par les Valeureux, emblématiques de la nourriture traditionnelle séfarade, et en particulier de celle de Corfou, a pu saisir dans chacun des plats évoqués une valeur non seulement culturelle mais aussi fortement symbolique, propre à l'univers imaginaire d'Albert Cohen<sup>57</sup> :

dans le cadre de la perspective séfarade corfiote, la table cohénienne est à l'image de la vie de la communauté : elle rappelle les traditions qui perpétuent rites religieux et coutumes familiales. Mais lorsque sont soudain célébrés des repas valeureux qui comportent des notes discordantes et mettent en péril l'exercice du culte, on comprend que le thème de la nourriture, loin d'être traité dans une perspective réaliste, exprime une vision singulière du monde<sup>58</sup>.

Rappelant que « dans tout le bassin méditerranéen, les repas sont précédés de la dégustation d'aliments à grignoter, amuse-bouche salés ou épicés dont l'objectif est d'aiguiser l'appétit et de donner l'envie de boire un alcool désaltérant », Claudine Nacache-Ruimi cite ainsi les graines de courges rôties, les pistaches salées, les œufs durs, les olives et surtout la boutargue dont raffole Mangeclous<sup>59</sup>. Parmi les viandes, elle mentionne l'agneau au froment cuisiné par Salomon, qui, comme le bœuf de la même recette, doit être mijoté, le cou d'oie farci – mets cette fois commun aux sépharades et aux ashkénazes – et surtout les boulettes, caractéristiques du bassin méditerranéen, évoquées non seulement à propos des Valeureux mais élaborées surtout par la mère du narrateur dans *Le Livre de ma mère*. Claudine Nacache-Ruimi remarque toutefois que « les recettes des boulettes diffèrent selon que le mets est convoqué par le narrateur des romans ou par celui des textes autobiographiques » : dégustées comme entrées chaudes, elles se déclinent sous de multiples formes dans l'épopée valeureuse, alors que dans *Le Livre de ma mère*, « les boulettes s'inscrivent dans la permanence », et jouent un rôle analogue à celui de la madeleine de Proust, devenant « le moyen d'accéder à une autre dimension temporelle » et matérialisant aussi la figure de la mère<sup>60</sup>. Revenons au *Livre de ma mère*, où, dès le chapitre II, apparaît Louise en sa cuisine. Le narrateur, par le biais d'une répétition polyadique, y décrit les « tapotements » de sa mère déjà vieillissante, à l'aide d'une cuiller en bois, sur les fameuses boulettes de viande, activité artistique tout autant qu'inutile qui revêt une forte valeur symbolique, révélant l'attention extrême prêtée par le personnage au plaisir gustatif assuré au fils et au mari, et, par extension, à leur bonheur<sup>61</sup>. C'est dans son

---

pressions enfantines, que Mangeclous relève, en guise d'épices, de quelques termes techniques et savants pour épater la galerie », (*ibid.*, pp. 121-122).

<sup>57</sup> Nacache-Ruimi, Claudine (2014), *Entre fidélité culturelle et transgression rituelle, les nourritures dans l'œuvre d'Albert Cohen*, in *Archives Juives*, 47/1, pp. 11-27.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>59</sup> « En faisant de Mangeclous un amateur éclairé de boutargue, Cohen l'inscrit dans la dynastie des géants rabelaisiens », (*ibid.*, pp. 14-15).

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 18.

rôle de mère nourricière et de cuisinière hors pair, de gardienne du savoir-faire oriental que Louise semble atteindre sa véritable dimension, même si le portrait brossé par le narrateur inclut une dissonance ainsi qu'une trace d'ironie dans la périphrase finale : « Elle était si adroite pour la cuisine, si maladroite pour tout le reste. Mais dans sa cuisine, où elle gardait son pimpant de vieille dame, quel fameux capitaine résolu elle était »<sup>62</sup>. Ainsi la cuisine devient le haut lieu où officie Louise, le centre névralgique de cet « humble appartement qui était son juif royaume et sa pauvre patrie »<sup>63</sup>. Arrachée à sa terre et à sa langue, déclassée socialement et linguistiquement, c'est bien en entretenant la religion du foyer que Louise acquiert sa dignité, en dépit de la maladresse que le narrateur ne cesse de souligner : « tapotements de ma mère qui toute seule imperceptiblement souriait en sa cuisine, grâce gauche et majestueuse, majesté de ma mère »<sup>64</sup>. Il s'agit bien là d'un hommage à la mère, même lorsqu'il revêt un caractère contradictoire et déchiré – isotopie fondatrice analysée par la critique littéraire depuis les années 1990<sup>65</sup>. La cuisine est aussi le lieu de l'intimité, de l'observation et de l'échange verbal : « heures passées à la regarder cuisiner avec importance »<sup>66</sup>. L'allusion aux boulettes réapparaît d'ailleurs dans un contexte lié cette fois aux conversations avec la mère sur des sujets qui jouent un rôle central dans l'œuvre, en l'occurrence la condamnation de l'amour passion reposant sur la théâtralité et le mensonge. Ainsi les paroles rapportées de Louise, marquées par une spontanéité teintée de naïveté, quoique porteuses d'un credo que le narrateur déclinera dans l'œuvre de multiples manières, se concluent par la question prosaïque : « Tu les veux avec des petits pois ou avec des tomates, les boulettes ? »<sup>67</sup>. Il est vrai que d'autres boulettes, cette fois de nature « valeureuse », pourrait-on dire, font leur apparition dans la scène où le narrateur se remémore le pique-nique semi-clandestin sur les tables en extérieur de la baraque, au bord de mer, où, après avoir commandé de la bière et des olives, la mère déballait, non sans quelque gêne, moult provisions : « toutes sortes de splendeurs orientales, boulettes aux épinards, feuilletés au fromage, boutargue, rissoles aux raisins de Corinthe et autres merveilles »<sup>68</sup>. Le plat de la mousaka, spécialité grecque qui appartient aussi au répertoire culinaire de Louise, est l'objet du récit d'une élaboration qui se déploie au cours du chapitre VI des *Valeureux* dans un crescendo de prouesse verbale, avant de mettre en lumière le lien entre aliments et culte religieux, ainsi que le souligne Claudine Nacache-Ruimi : « Tous ces tableaux fondés sur une tradition alimentaire millénaire sont ancrés dans l'imaginaire de l'écrivain. Aussi trouvons-nous, aussi bien dans *Solal* que dans *Les Valeureux*, l'évocation sérieuse ou comique de nourritures rituelles telles qu'elles étaient élaborées pour le sabbat ou pour Pessah, la Pâque juive »<sup>69</sup>. Henri Béhar a identifié lui aussi l'appartenance de l'écrivain à la communauté sépharade dans la culture biblique, la fête et la langue, se focalisant notamment sur la tradition culinaire et les rites qui s'y rattachent :

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>65</sup> Citons, entre autres, les textes critiques qui ont ouvert la voie à cette approche : Fix Combe, Nathalie et al. (1994), *La sacralisation de la maternité chez Albert Cohen*, in *Cahiers Albert Cohen*, pp. 55-78; Milkowitch-Rioux, Catherine (1997), *L'univers mythique d'Albert Cohen. Personnages, décors et mise en scène*, Amiens, Presses universitaires du Septentrion ; Lewy-Bertaut, Evelyne (2001), *Albert Cohen mythobiographe*, Grenoble, Ellug.

<sup>66</sup> *LV*, p. 56.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>69</sup> Nacache-Ruimi, Claudine, *op. cit.*, p. 25.

Originaire de Corfou, Albert Cohen invite le lecteur à la table de son enfance. Comme tous les orientaux, ce juif séfarade ne se contente pas d'y faire servir les plats de sa tradition familiale : il les nomme, les décrit, il va même jusqu'à en donner la recette afin d'être bien compris. Sa littérature n'est pas seulement nourrissante intellectuellement : comme l'œuvre rabelaisienne, elle enseigne tout un univers moral et politique en flattant Messere Gaster<sup>70</sup>.

Henri Béhar fait remarquer que Cohen n'utilise jamais de nom local pour nommer les produits culinaires du bassin méditerranéen, à l'exception du loucoum (avec une graphie francisée en « c »), de la moussaka et du cascaval, d'origine turque. La langue de Cohen refuse donc selon lui la couleur locale : « Ce n'est pas un guide touristique ni culinaire. Pas de tamara, /.../ aucun de ces termes qui abondent dans les livres de cuisine ou même dans les mémoires des séfarades »<sup>71</sup>, expliquant ce refus par un désir d'assimilation à la langue française et par la volonté de renforcer le mythe des Valeureux de France, citoyens français depuis la révolution française, ardents défenseur de sa belle langue. Les préceptes de la « table dressée » sont par ailleurs généralement respectés par les Valeureux, sauf par Mangeclous qui s'autorise parfois quelques écarts lorsqu'il quitte son île, arguant avec désinvolture à son cousin Salomon épouvanté face à la gravité de l'infraction que « le jambon est la partie juive du porc »<sup>72</sup>. Henri Béhar éclaire en outre à la lumière du culte religieux l'épisode de *Belle du Seigneur* qu'il cite, où « Solal se remémore le rituel du dîner familial, le premier soir de la Pâque », qui revêt, selon lui, un caractère pédagogique. C'est là qu'il signale un élément très intéressant, à savoir que si la locution « le seigneur père », utilisée par Solal dans l'extrait cité, détonne en français c'est qu'il s'agit d'« un calque du judéo-italien parlé par la mère, aussi bien que du judéo-espagnol généralement pratiqué par les colonies juives en Grèce »<sup>73</sup>. Cette remarque prend tout son sens dans le cadre de cette interrogation, car il apparaît, en l'absence de dialogues rapportés en judéo-vénitien, qu'il serait utile de procéder à une recherche systématique des traces de calques et de contaminations de ce dialecte dans le discours des Valeureux, qui impliquerait, au préalable, son étude linguistique.

Le fil directeur qui a guidé cette réflexion sur les racines séfarades, réelles ou imaginaires, d'Albert Cohen, est bel et bien la langue, appréhendée sous plusieurs facettes : c'est d'abord la langue maternelle, ce judéo-vénitien puisant sa sève vitale dans l'enfance et la culture juive corfiote ; c'est ensuite la langue étrangère, adoptée et conquise de haute lutte, la nouvelle langue-patrie ; c'est aussi la langue française illustrée notamment dans le débordement verbal orientalisé des Valeureux ; c'est enfin la langue de la dégustation culinaire renvoyant à la tradition méditerranéenne et maternelle, une même approche gourmande des mots et des mets présidant au concept de délectation. Lors de ce processus de création littéraire, la langue nomade a pu trouver un nouvel ancrage, a fait résonner l'écho de la langue fantôme tout en recréant le monde perdu des origines. Dans cette perspective il apparaît, non seulement que l'identité séfarade de Cohen peut être reconnue dans l'acception la plus large du terme, mais qu'elle est susceptible d'offrir encore de fructueux approfondissements.

<sup>70</sup> Béhar, Henri et al. (2016), *La littérature par l'estomac*, in *Cahiers Albert Cohen*, 25, pp. 187-198.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>72</sup> *V*, p. 253.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 194.

### BIBLIOGRAPHIE – ŒUVRES D'ALBERT COHEN

- Paroles juives* (poèmes), Genève, Kunding et Paris, G. Grès et Cie, 1921.  
*Solal*, Paris, Gallimard, 1930 (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1969).  
*Ezéchiel*, « Nouvelle revue juive », Palestine, 1930 (version définitive, Paris, Gallimard, 1956 ; 2<sup>e</sup> édition « collection manteau d'Arlequin », 1986).  
*Mangeclous*, Paris, Gallimard, 1938 (recomposé et rééd. 1969, 2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1981).  
*Le livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954, (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1974).  
*Belle du seigneur*, Paris, Gallimard, 1968 – Grand prix du roman de l'Académie française – (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1998).  
*Les Valeureux*, Paris, Gallimard, 1969, (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1986).  
*Ô vous, frères humains*, Paris, Gallimard, 1972, (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1988).  
*Carnets 1978*, Paris, Gallimard, 1979, (2<sup>e</sup> édition « collection Folio », 1992).  
*Œuvres*, édition établie par Christel Peyrefitte et Bella Cohen, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993.  
*Belle du Seigneur*, édition établie par Christel Peyrefitte et Bella Cohen, Paris, Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1986. Ce volume comprend *Paroles Juives*, *Solal*, *Ezéchiel*, *Mangeclous*, *Le livre de ma mère*, *O vous frères humains*, *Les Valeureux*, *Carnets 1978* et, en appendice, *Churchill d'Angleterre*.  
*Solal et les Solal*, édition établie par Philippe Zard, Paris, Gallimard Quarto, 2018. Ce volume comprend *Solal*, *Mangeclous*, *Belle du Seigneur*, *Les Valeureux*.

**LAURENCE AUDÉOUD** • is Associate Professor in French Linguistics at Università del Piemonte Orientale, Dipartimento di Studi Umanistici. She conducts studies on style - with a primary focus on biblical repetitions in Albert Cohen works – and on social and generational variations such as colloquial French and contemporary youth slang. Among her publications: *Paroles de prophète. Répétitions bibliques dans Paroles Juives et Carnets 1978 d'Albert Cohen*, Peter Lang, 2007, *La représentation maternelle dans Le livre de ma mère d'Albert Cohen : des marqueurs lexico-sémantiques entre euphorie et disphorie*, in «Studi francesi» 165, 2011, *Le miroir chez Albert Cohen: de la structure chiasmatique à l'isotopie structurante* in M. Lucarelli, M. Mastroianni (a c. di), *Lo specchio, il doppio, la guerra: l'identità sdoppiata. Poetiche a confronto*, Edizioni dell'Orso, 2016.

**E-MAIL** • laurence.audeoud@uniupo.it